

CONCLUSIONS  
CONNAISSANCE D'ARNAULD

Que la personne et l'œuvre d'Arnauld soient de celles qui dominent l'ensemble du XVII<sup>e</sup> siècle ne se déduit pas seulement des dates de sa naissance et de sa mort, 1612-1694, mais du fait qu'il n'a jamais cessé d'être présent dans la vie intellectuelle de son temps, et pas seulement au titre du mouvement que l'on appelle, faute de mieux, janséniste. C'est le cas à l'époque de ses études en Sorbonne : sa réputation s'impose assez vite pour que le très bien informé P. Mersenne n'hésite pas à le mettre au nombre de ceux dont on attend qu'ils présentent leurs *Objections* au texte capital des *Méditations* de Descartes (1641). C'est encore vrai jusqu'à ses derniers jours, puisqu'il se mesure alors brillamment à Leibniz, à Malebranche, à Bayle, à son vieux compagnon Nicole, et propose encore dans son dernier ouvrage de très pertinentes *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*. Alors que la plupart des grands esprits du XVII<sup>e</sup> siècle manifestent leur activité, ou leur plus grande vitalité soit dans la première, soit dans la seconde moitié de ce siècle, lui-même a produit de grandes œuvres tant à l'époque où triomphe un Corneille qu'à celle de La Bruyère et de Fénelon, sans faiblesse et sans éclipse. Sa *Correspondance*, malgré les lacunes considérables que l'on peut y soupçonner, n'a pas de véritable équivalent, par ses dimensions chronologiques, par la diversité des curiosités qui s'y expriment et, conséquemment, des aspects qui s'y reflètent de la vie du temps. Il n'est pas étonnant que ses *Œuvres* aient donné lieu, avec les 43 volumes publiés à Lausanne de 1775 à 1783, à l'une des premières grandes éditions, remarquablement documentée, sinon parfaitement critique, de textes modernes.

Il était donc tout à fait nécessaire de commémorer solennellement le tricentenaire de la mort de ce grand esprit. Nul ne contestera qu'il n'ait dû revenir à la Société des Amis de Port-Royal de prendre l'initiative des opérations. Elle n'a jamais que l'embarras du choix lorsqu'il s'agit de définir le sujet de son colloque annuel. Mais cette fois le choix s'imposait de lui-même. Remercions le président Philippe Sellier de son dynamisme et de ses talents d'organisateur, efficacement soutenus par le secrétaire général Jean de Mathan, par le trésorier Gérard Patourel, par le directeur des *Chroniques de Port-Royal*, André Blanc. La Société a obtenu le précieux concours du Centre des philosophes de langue

française : c'est un fait important que les philosophes d'aujourd'hui, en France et à l'étranger, apprécient Arnauld à sa juste mesure et lui consacrent de nombreuses études. Ils suivent le chemin ouvert par leur éminent devancier Jean Laporte, dont les deux thèses, publiées en 1923, avec les compléments partiels apportés après la mort de leur auteur, forment un ensemble incomparable, malgré son inachèvement. Les philosophes ont été particulièrement nombreux à participer à ce colloque ; et parmi ceux qui ont bien voulu collaborer à son organisation, nous vouons une particulière gratitude à Pierre Magnard, à Hélène Bouchiloux, et au très pluridisciplinaire Antony McKenna. N'oublions pas cependant les « littéraires » que nous sommes pour beaucoup, les historiens qui sont aussi venus tenir leur rôle indispensable, et les simples amateurs, les « honnêtes gens », auxquels les Amis de Port-Royal ont toujours voulu, pour leur plus grand profit, reconnaître le droit à la parole. Ce colloque a été défini d'emblée comme résolument international : c'était prendre acte du fait que la recherche actuelle sur Arnauld est effectivement répandue par toute la terre. Saluons donc et remercions les collègues venus des États-Unis, d'Afrique du Sud, du Sénégal, de Belgique et, inévitablement, du Japon. Tous, nous avons beaucoup apprécié d'avoir pu disposer, pour la tenue de ce colloque, des lieux mêmes de la Sorbonne, où nous avons fait rentrer celui qui en avait été chassé, et du cadre prestigieux de la salle Louis Liard : nous remercions vivement l'Université de Paris-Sorbonne en la personne de son président, le Recteur Jean-Pierre Poussou. Gardons pour la fin, mais c'est une façon de souligner sa portée, la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers la Délégation aux célébrations nationales et envers le Ministère de la culture et de la communication dont elle émane pour l'appui matériel et moral qu'ils nous ont libéralement accordé.

Loin de moi l'idée de dresser la synthèse de nos travaux ; encore moins de rendre un hommage personnel à chacun des auteurs de communications. Leur apport a été si riche que tout résumé serait une trahison. Qu'ils sachent seulement tous combien nous nous sentons redevables envers eux des éclairages divers qu'ils nous ont procurés, chacun avec son talent particulier, sur l'écrivain, le penseur, sur tout ce qui gravite autour de lui, sur ce monde de personnes et d'idées vers lequel sa vie et son œuvre nous entraînent. Peut-être pourrai-je simplement planter quelques jalons pour suggérer un itinéraire qui nous ferait retrouver, dans un nouvel ordre, les principales étapes que nous avons parcourues.

Quel était le fond de la personnalité d'Arnauld ? Il existe un véritable malentendu à ce sujet. On sait quel acharnement ses adversaires

ont mis, bien avant l'affaire des cinq propositions, à le présenter comme un fauteur d'hérésie, comme un dangereux chef de parti, comme un comploter à la stratégie soigneusement calculée. Même les amis de Port-Royal ont insisté sur la rigueur inflexible de son caractère, sur sa passion d'argumenter et de forcer l'adhésion, sur une sorte de raideur et même de sécheresse de son esprit. Il faudrait mettre beaucoup de nuances dans ces vues et tenir compte d'autres données, dans une large mesure opposées.

Il est un portrait peu connu d'Arnauld, dû à un témoin qui le connaissait bien et d'autant plus intéressant à lire que, d'une part, il avait du talent, et d'autre part il entretenait à l'égard de Port-Royal des sentiments ambigus. Ce témoin est le jeune comte de Brienne. Il est l'auteur d'une *Histoire secrète du jansénisme*, d'inspiration plutôt satirique et d'un style souvent burlesque, ouvrage aujourd'hui perdu, mais consulté à plusieurs reprises au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui nous vaut d'en posséder quelques extraits. Plusieurs portraits s'y découvrent. Ils sont généralement peu flattés. Or, dans celui d'Arnauld, c'est une véritable affection qui se fait jour. C'est une réserve comparable à de la timidité ; c'est une véritable humilité qui sont mises en évidence. Habile conteur d'anecdotes, Brienne en rapporte une où il aurait joué lui-même un rôle. Lors de la paix de l'Église, quand le docteur fut invité à se présenter devant le roi Louis XIV, il manifesta une grande inquiétude à la pensée de ne pas trouver les mots et les gestes convenables à la situation. Brienne, qui avait été secrétaire d'État et savait la cour, lui proposa donc une sorte de répétition. Se mettant lui-même dans un fauteuil, à la place du roi, il invita le docteur à prendre de la distance et à s'avancer en se comportant comme si la scène était réelle. Chacun put constater que l'essai avait été concluant : il ne restait plus qu'à mettre sur le papier les mots que le simple bon sens avait inspirés. Devant les remerciements qu'il reçut, Brienne commente : « Cela s'appelle la plus profonde et la plus véritable humilité qui fut jamais (1) ».

La même candeur, présentée autrement, reparait lorsque le mémorialiste trace, sans grande sympathie, le portrait de Nicole. Il remarque à propos de ce dernier : « Il veut toujours parler dans les compagnies, et comme il parle fort bien, il s'imagine qu'on ne doit écouter que lui. Tout autre que M. Arnauld, le patient M. Arnauld, n'aurait su vivre un mois avec lui ; et cependant ils ont passé ensemble la meilleure partie de leur long et pénible métier (2) ».

Qu'on n'aille pas s'imaginer que Brienne, dont l'esprit a été longtemps dérangé, ne mérite pas qu'on fasse confiance à son jugement. Il n'est que d'interroger un autre témoin, dont les rapports avec Arnauld

avaient été tout aussi familiers, et qui s'était montré encore plus désagréable vis-à-vis de Nicole, Racine lui-même. Le long portrait du docteur que renferme l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal* s'ouvre d'une manière significative :

Tout le monde sait que c'était un génie admirable pour les lettres, et sans bornes dans l'étendue de ses connaissances ; mais tout le monde ne sait pas, ce qui est pourtant très véritable, que cet homme si merveilleux était aussi l'homme le plus simple, le plus incapable de finesse et de dissimulation, et le moins propre, en un mot, à former et à conduire un parti ; qu'il n'avait en vue que la vérité, et qu'il ne gardait sur cela aucunes mesures, prêt à contredire ses amis lorsqu'ils avaient tort, et à défendre ses ennemis s'il lui paraissait qu'ils eussent raison ; qu'au reste jamais théologien n'eut des opinions si saines et si pures sur la soumission qu'on doit aux rois et aux puissances légitimes ; que non seulement il était persuadé [...] qu'un sujet, pour quelque occasion que ce soit, ne peut point s'élever contre son prince, mais qu'il ne croyait pas même que dans la persécution il pût murmurer (3) ».

Dans les souvenirs qu'il a recueillis de ses conversations avec Nicole, Racine note encore quelques traits que l'on aurait pu aussi bien trouver sous la plume de Brienne. Ainsi lors des entretiens qu'Arnauld et Nicole, lorsqu'ils étaient logés à l'hôtel de Longueville, avaient tous les jours avec la duchesse, le premier « s'endormait souvent, après avoir roulé ses jarretières devant elle, ce qui la faisait un peu souffrir (4) ». Autre appréciation un peu plus loin : « On le croyait trop bon : et c'était assez qu'il dît du bien d'une religieuse pour que l'on n'en fît plus de cas (5) ». Ni porté à s'imposer, ni soucieux de dignité mondaine sans vouloir pourtant s'écarter des usages, tel apparaît donc, d'une manière assez imprévue, le grand Arnauld.

D'où venait alors cette autorité dont il ne cessa de jouir, qu'il vécut à découvert ou caché, qu'il résidât en France ou à l'étranger ? Même Pascal, à ce que Racine tenait encore de Nicole, « était petit devant lui (6) ». D'où venait, parallèlement, cet acharnement des adversaires, leur propension à croire que tous les coups qu'ils recevaient venaient de lui ?

Deux réponses complémentaires doivent être apportées à cette double question. Plaçons-nous d'abord dans la perspective de Port-Royal et du jansénisme ; puis dans celle, plus générale, de la vie intellectuelle du XVII<sup>e</sup> siècle.

Du côté de Port-Royal comme de ses adversaires, on ne saurait trop souligner, et notre colloque n'y a pas manqué, l'importance du fait

familial. Au point de départ, Antoine Arnauld le père et son plaidoyer pour l'Université de Paris contre les jésuites, en 1594. Défense d'une institution traditionnelle française contre la concurrence de nouveaux venus animés d'un esprit étranger. Défense aussi de la monarchie menacée par les outrances ultramontaines et la justification du régicide. Affirmation, en somme, de la conscience nationale et d'une forme modérée de gallicanisme, sans préjudice naturellement de l'unité catholique. Ce plaidoyer fit un véritable éclat, dont l'effet fut encore aggravé, peu de temps après, par l'expulsion momentanée des jésuites, encore qu'elle en fût indépendante.

Avec la génération suivante, la famille s'est imposée par le nombre et la qualité de ses membres : dans les affaires de l'État, avec le fils aîné, Arnauld d'Andilly, et quelques-uns de ses enfants ; dans la vie littéraire, avec le même ; dans la vie ecclésiastique et la poursuite des bénéfices avec Henri, évêque d'Angers. Le rôle religieux de l'un et de l'autre ne fut pas négligeable, et sa qualité très réelle. Mais autrement profond celui de leur sœur la Mère Angélique, l'une des grandes abbesses de la Réforme catholique par l'œuvre qu'elle accomplit à Port-Royal, dans l'esprit proprement français, en même temps que cistercien, de simplicité, de sobriété, de bon sens, de fidélité à la règle, dans la quête de Dieu et dans le quotidien de la vie conventuelle. Reste à situer dans l'ensemble leur frère le plus jeune, Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne. Il prend très tôt une place qui ne lui sera pas contestée : il est le premier par l'esprit. Philosophe, théologien, extraordinairement savant, infatigable écrivain, doué d'un génie de l'argumentation que l'évolution de la culture a heureusement décanté depuis l'époque de son père, il est l'homme qui peut le plus solidement exprimer les vues d'un groupe où se composent d'une manière originale, et suspecte à beaucoup, les tensions propres à l'époque entre la résistance de la scolastique, la vitalité persistante de l'héritage humaniste, la naissance de la science positive, l'apparition d'une rationalité nouvelle, l'attraction exercée par l'augustinisme, même dans ses aspects les plus pessimistes, enfin la crise de l'idée d'Église. C'est d'abord à l'envergure de son esprit qu'Arnauld doit d'être demeuré sans équivalent.

Mais il faut être plus précis, et ne pas oublier les relations de famille. Le « jansénisme » naît de la conjonction entre l'esprit de réforme monastique incarné par la Mère Angélique et infléchi d'une manière décisive par Saint-Cyran ; l'affirmation, faite avec insistance par Jansénius et Saint-Cyran, et reprise par Arnauld dans *La Fréquente Communion*, de la nécessité d'une réforme intérieure ; l'idée que tout chrétien est appelé à la perfection, exprimée par saint François de Sales, développée par

tout le mouvement dévot, vécue, sur un mode plus exigeant, par Saint-Cyran et ses disciples, dont le plus ancien ne fut autre qu'Arnauld d'Andilly ; l'exaltation de la prêtrise et de l'épiscopat due à Bérulle et à Saint-Cyran ; le renouveau patristique et augustinien vu principalement à travers Jansénius. Saint-Cyran, dont Jansénius n'est qu'un ami devenu relativement lointain, est donc, lorsqu'il meurt en 1643, celui qui a le plus profondément marqué Port-Royal. Arnauld, qui lui doit beaucoup, tout en conservant maintes différences, devient son successeur naturel — au grand dam du second abbé de Saint-Cyran, neveu du premier, Martin de Barcos. A la tête du mouvement, il possède la double légitimité d'être un Arnauld, et principalement le frère de la Mère Angélique, et d'être aussi celui où Saint-Cyran pourrait retrouver le meilleur de lui-même. Son œuvre très abondante, dans les années qui suivent, montrent la conscience qu'il a de ce rôle. Et le parti adverse, dans ses multiples composantes, ne s'y est pas trompé.

Chef du mouvement, par le fait de sa personnalité et par celle des circonstances, plus que par une volonté affirmée, Arnauld ne s'est donc pas dérobé. Mais il n'est pas pour autant un esprit sectaire, ni intraitable. Certes, il ne transige jamais sur l'essentiel, l'autorité de la tradition et des Pères, dans le dogme et dans la morale, la référence fondamentale à saint Augustin, la grâce efficace et la prédestination gratuite. Mais il répugne à s'exposer inutilement, à heurter de front les puissances, à pratiquer le défi. Son principal moyen de défense consiste à se cacher ; et cette tactique lui a fort bien réussi, comme le prouvent les sympathies dévouées qui lui ont toujours été offertes. Elle ne témoigne pas d'un courage spectaculaire, qu'il eût d'ailleurs considéré comme peu chrétien, mais d'une singulière capacité de résistance, d'une grande force intérieure. Pourtant il n'est pas opposé à la négociation. C'est même pour cette raison qu'il a souvent été considéré comme un esprit procédurier, voire un avocat retors. Injustement, me semble-t-il. Pour s'en convaincre, il suffit de voir combien il a pris soin, dès lors que les fameuses cinq propositions de Jansénius ont été définies, de rechercher, pour exprimer son augustinisme, un langage thomiste. La distinction du fait et du droit, à propos des mêmes propositions, est conforme à des usages très anciens ; elle n'a rien d'une innovation cauteleuse. On sait combien, sur la question de la signature du formulaire par les religieuses de Port-Royal, il sut se montrer souple, s'exposant aux violentes critiques d'une Jacqueline Pascal. On sait enfin quel fut son rôle dans la signature de la paix de l'Église. C'est très sincèrement qu'il détestait le schisme et tout ce qui pouvait y ressembler. Dans un domaine tout différent, lorsqu'il s'engagea dans un ultime débat, qui l'opposa à Goibaud du Bois *sur*

*l'éloquence des prédicateurs*, on a la surprise de le découvrir beaucoup plus ouvert aux moyens de l'art que son contradicteur, pourtant homme du monde. Ceux qui l'ont approché de près ont toujours éprouvé pour lui, sinon l'affection d'un Brienne ou d'un Racine, du moins le respect le plus sincère.

C'est ce dont témoignent, non seulement ceux qui, à la fin de sa vie, lui ont fait l'honneur d'entretenir avec lui les plus profondes controverses, mais des esprits aussi différents, dans un égal souci de droiture et d'équité, que Boileau et Perrault. En évoquant ces noms, nous pénétrons sur le terrain de la vie intellectuelle du XVII<sup>e</sup> siècle, vue sous l'angle le plus général.

En ce domaine, l'autorité d'Arnauld vient de tout ce qui, dans son esprit, répond à l'attente profonde de son temps. Par beaucoup de traits, il est un moderne. C'est un amateur de sciences, et notamment de mathématiques. Il suit de si près l'actualité qu'il lui arrive, dans une lettre à Saint-Gilles, à propos de Pascal, d'employer par manière de plaisanterie le langage des probabilités (7). C'est un homme tenté par le cartésianisme. Il est de ces représentants du milieu dévot, qui, à la suite de Bérulle et de Mersenne, ont perçu la nécessité, pour une expression adaptée de la pensée religieuse, d'une nouvelle philosophie, permettant de se dégager d'une scolastique démodée. Toutefois, il n'a véritablement poussé cette entreprise de rénovation que dans le domaine de la réflexion profane. Sa *Grammaire* et sa *Logique* sont devenues immédiatement des classiques. C'est naturellement sur cette œuvre philosophique que s'étend le plus étendu notre colloque. Sur le développement du cartésianisme, et sur la part qu'il convient d'y reconnaître à Arnauld, depuis le *Discours de la méthode* jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, nombre d'études ont été proposées, reprenant de grands sujets en les soumettant à l'éclairage nouveau que procurait une œuvre trop souvent tenue pour marginale.

Du XVII<sup>e</sup> siècle, qualifié par Jean Dagens, dans une communication mémorable, de « siècle de saint Augustin » (8), Arnauld représente aussi les grandes tendances par son augustinisme. L'écart se creuse alors avec le raisonnement déductif et l'on voit se manifester, comme un cas particulier de l'esprit humaniste de retour aux sources, cette forme de théologie que l'on appelle *positive*. Elle s'interdit la déduction à partir de principes abstraits ; outils maniés par une raison trop purement humaine. Elle impose le recours aux textes faisant autorité, ceux de l'Écriture et des Pères, de quelques scolastiques, eux-mêmes interprètes de la tradition, et, dans les matières de la grâce, ceux de saint Augustin. Toute question théologique se trouve ainsi traitée par énumération commentée de textes. Le raisonnement déductif ne perd pas pour autant ses droits

dès lors que les principes sont assurés par l'autorité. Il joue aussi son rôle comme méthode d'exposition ou comme moyen de l'argumentation dans la controverse. Il arrive qu'il se développe selon un schéma directement mathématique. Dans tous les cas, Arnauld, qui, depuis le début de sa carrière, s'exprime presque toujours en français, est très soucieux de rigueur et de clarté. Il s'attache à définir les termes sur lesquels porte le débat ; il analyse avec pénétration les concepts : nous en avons eu des preuves nombreuses sur des cas divers.

En marge de toutes ces réflexions, une constatation mérite d'être faite, celle du talent pédagogique d'Arnauld. Au fond, il n'y a pas de différence pour lui entre exposé scientifique — à tous les sens du mot — et discours pédagogique. Les ouvrages directement pédagogiques qui sont sortis de sa plume peuvent contribuer à l'instruction des esprits les plus profonds. Même dans des domaines qui n'étaient pas directement de sa spécialité, comme la géométrie, il a su marquer son temps ; et l'on sait que Pascal, préparant des *Éléments de géométrie*, fut conduit à reconnaître la supériorité d'un ouvrage sur le même sujet, composé par Arnauld (9). A l'inverse, venant de lui, un ouvrage savant est destiné à un large public.

Quoique Arnauld, en se comportant ainsi, n'ait fait que marquer son adhésion, comme l'a fait aussi Descartes, aux principes qui régissent l'idéal de l'« honnête homme », il est bien certain qu'il n'a pas su joindre l'élégance à la clarté. De l'augustinisme, la polémique l'a obligé à retenir surtout les aspects les plus ardues, ceux qui touchent à la lutte contre les pélagiens. Il en a moins exploité l'apport à la connaissance de l'homme et au dialogue entre l'homme et Dieu. La polémique aussi et le souci constant d'argumenter ont en même temps durci son langage, l'empêchant d'associer les talents de l'écrivain à ceux du penseur. Le sens de l'humain et le sens du beau ne lui étaient pourtant nullement étrangers. Il vaudrait la peine, sur ce point, tout en revenant sur certaines remarques déjà faites, d'étudier en lui le directeur de conscience, fonction qu'il a notamment exercée auprès des enfants de Port-Royal des Champs. Vis-à-vis des religieuses, quelques témoignages nous restent, montrant sa délicatesse et sa profondeur spirituelle : tel ce passage de saint Bernard adressé à Jacqueline Pascal (10). L'homme de combat était aussi un être profondément humain. En en prenant peu à peu conscience, nous avons peut-être réussi à écarter des images convenues pour découvrir une réalité beaucoup plus attachante, et dont l'exploitation a lieu de se poursuivre.

Jean MESNARD

## NOTES

- (1) *Mémoires*, publiés par Paul Bonnefon, t. III, Paris, Société de l'histoire de France, 1919, pp. 338-340.
- (2) *Ibid.*, p. 336.
- (3) Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, publié par Augustin Gazier, Paris, S.F.I.L., 1908, pp. 93-94.
- (4) *Ibid.*, p. 201.
- (5) *Ibid.*, p. 203.
- (6) *Ibid.*, p. 201.
- (7) Pascal, *Œuvres complètes*, éd. Jean Mesnard, t. III, Paris, DDB, 1991, p. 1085.
- (8) *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises*, 1952.
- (9) Pascal, *Œuvres complètes*, éd. citée, t. I, 1964, pp. 1033-1034.
- (10) *Ibid.*, t. III, pp. 1077-1080.